

Une semaine, un livre

N°476, 11 septembre 2022

Wolfgang Koeppen

La mort à Rome

Der Tod in Rome

Traduit de l'allemand par Armand Pierhal et Maurice Muller-Strauss

1954, Albin Michel 1962, Éditions du typhon 2022

265 pages

Dans les années cinquante, en plein été, un jeune compositeur allemand séjourne à Rome où l'on donne la première de l'une de ses œuvres symphoniques. Dans cette ville tellement différente des cités allemandes, il cherche sa voie, mais il rencontre plusieurs membres de sa famille qui le hantent et le renvoient aux années sombres dont son pays a du mal à sortir.

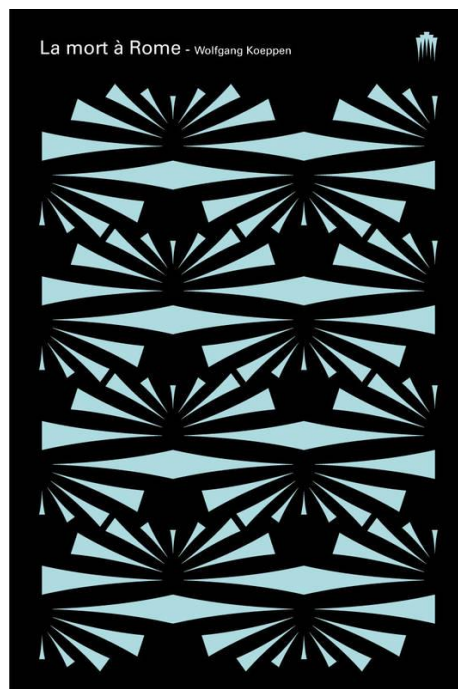
Il s'appelle Siegfried, son frère Dietrich, son cousin Adolf, jeune prêtre, et son oncle, ancien dignitaire nazi, Gottlieb, sa tante, Eva... Dans Rome indomptée, symbole de la trahison du point de vue de l'Allemagne nazie, ces personnages se croisent, comme des spectres du passé, représentant toute la société nazie et regrettant les beaux jours du Reich. Seul le musicien, tend vers une société nouvelle, plus libre, mais il doit faire face à ses propres démons, en effet il est homosexuel et aime traîner le soir sur les berges du Tibre. Il est le seul personnage qui parle à la première personne du singulier – mélange de l'auteur avec son personnage ?

La mort à Rome dont le titre est un hommage au grand roman de Thoman Mann publié en 1912, *La Mort à Venise (une semaine, un livre n°107)*, est un roman crépusculaire. Tout s'y déroule dans une Rome sombre, dans un décor antique et pervers, où les tensions de l'histoire récente sont encore très présentes. C'est un livre sur les scories de l'Allemagne nazie, sur les rancoeurs, sur l'impossibilité de la renaissance, sur les relents de l'idéal aryen. C'est un livre troublant car aucun des personnages n'apporte de lumière, à part le chef d'orchestre. Tous s'enfoncent dans leur destin, inexorablement.

Wolfgang Koeppen écrit de façon assez cinématographique, il met beaucoup de force dans les ambiances, détache chaque scène, mélange les points de vues, et maintient un certain suspense, mais ce serait un cinéma noir, épais, dans lequel on s'englu. *La mort à Rome* est un texte presque poisseux d'où transparaît tout le mal-être de l'auteur par rapport à la période maudite du nazisme.

.....

Wolfgang Koeppen est né en 1906 à Greifswald dans le Nord de l'Allemagne et mort en 1996 à Munich. Enfant illégitime, il n'est pas reconnu par son père médecin. À partir de 14 ans, il travaille comme cuisinier dans la marine, puis ouvrier en usine, glacier et testeur de lampe chez Osram à Berlin où il s'installe ; il y vit de journalisme et de petits boulots ; il devient rédacteur pour le *Berliner Börsen-Courier* en 1932 ; il voyage en Italie en 1934 et publie un premier roman cette année-là. Il écrit aussi pour le cinéma. Pendant la guerre, il se cache près de Munich pour éviter d'être appelé à l'armée. Après la guerre il réalise des récits de voyage pour la radio et il publie plusieurs romans. Son œuvre littéraire comprend quinze romans et récits dont seulement cinq ont été traduits en français.



Une semaine, un livre

Extraits :

Judejahn se sentait provoqué par la ville endormie. Elle se moquait de lui, la ville. Ce n'était pas les dormeurs qui l'irritaient ; ils n'avaient qu'à se reposer dans leurs lits puants, dans les bras de leurs femelles lubriques ; ils n'avaient qu'à y perdre leurs forces et, en même temps, les batailles de la vie ; c'est dans son ensemble que la ville endormie l'indignait ; chaque fenêtre fermée, chaque porte verrouillée, chaque rideau de fer baissé le mettait hors de lui ; ce qui le courrouçait, c'était que la cité ne dormait pas sur son ordre ; si cela avait été, des patrouilles auraient sillonné les rues, casque sur la tête et insigne de la Felpolizei barrant la poitrine ; mitraillette au poing, ces patrouilles auraient veillé à ce que l'ordre de dormir donné par Judejahn fût observé ; mais Rome dormait sans son autorisation ; la ville osait rêver ; elle osait se bercer en sécurité. Le sommeil de Rome était du sabotage, celui d'une guerre qui, de loin, n'était pas terminée, ou plutôt qui n'avait pas encore commencé pour de bon et qui, en tout cas était celle de Judejahn. Si Judejahn l'avait pu, il aurait réveillé Rome ; c'est avec les trompettes de Jéricho qu'il aurait voulu le faire, avec ces trompettes qui faisaient tomber les murs, avec les trompettes du Jugement dernier auxquelles le petit Gottlieb avait commencé par vouer une admiration craintive à l'école, avant de s'en moquer quand il eut compris. Judejahn était déchu de sa puissance. Cela le décourageait. Il ne le supportait pas.

.

Je mis une chemise blanche. La fontaine de Trevi chantait. Je ne me lavai pas : je voulais emporter un peu de l'odeur du Tibre dans ma chemise propre. La fontaine de Trevi chantait. Je passai un costume sombre. Ce n'était pas un costume de Rome. Il n'avait pas la coupe souple des tailleurs italiens. Mon costume était allemand. J'étais un compositeur allemand. La fontaine chantait. De l'eau tombait dans son bassin, de l'argent y tombait aussi. Les dieux et les êtres fabuleux ne remerciaient pas. Les étrangers barraient la fontaine dans leur liste de choses à voir. Ils l'avaient vue ; ils avaient photographié l'eau et les dieux ; la fontaine était récoltée, elle était mise en conserve dans leur mémoire, elle était devenue un souvenir de voyage. Pour moi, elle était un rêve, les gamins pêchaient les pièces d'argent. Ils étaient beaux ; ils avaient remonté leur culotte courte sur leurs jambes minces. Je me serais assis volontiers sur la margelle de la fontaine, avec ma chemise blanche, mon complet sombre et un peu d'odeur du Tibre. J'aurais volontiers observé les gamins, si jeunes et si avides d'argent.